

collection 120°

Jean-Pascal Dubost

sur le métier

entretiens avec Florence Trocmé

Ouvrage publié avec le soutien de la Région Bretagne

© éditions isabelle sauvage, 2014
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-917751-36-7

é.]i.s.

Les entretiens qui suivent sont une reprise revue et nettement retravaillée des huit premiers « Entretiens infinis avec Jean-Pascal Dubost » mis en place par Florence Trocmé sur son site *Poezibao*, du 11 février 2008 au 29 novembre 2011.

de l'extraction

Il y a dans vos derniers livres¹ un rapport aux mots qui me semble presque violent, car brut, direct. Vous semblez parfois écrire sur quelques faits de langue (méfaits aussi: «tiens-toi droit»), injonctions, clichés ressassés ou éculés, que vous dépiautez et repiautez. Il y a à la fois concrétions – des pans de phrases fusionnent en y laissant quelques membres –, détournements ou modifications subtiles d'expressions – «plier rames et bagages» ou «j'y fuis, j'y reste» par exemple –, avec célébration d'étranges noces (parfois danse macabre) entre les expressions – «Farci d'emprunts, de reprises et de pompes», «C'est la vie qui danse inconstante et c'est la mort qui travaille constante», «Je suis la représentation théâtrale et tragique de mon double» (*Vers à vif*). Sorte de désespoir d'espèce, ontologique, mêlé à un désespoir plus personnel (dérision autolytique)?

Je vais biaiser un peu pour vous répondre : certaines étymologies avancent que le mot « dithyrambe » tient son origine de ce que Dionysos fût surnommé Dithyrambus, parce que né deux fois : d'abord du sein de Sémélé, morte au septième mois de sa grossesse, et ensuite porté, les deux mois restants, dans la cuisse

1. *Monstres Morts*, Obsidiane, 2005 ; *Nerfs*, La Dragonne, 2006 ; *Vers à vif*, Obsidiane, 2007 ; *Fatrasier*, Tarabuste, 2007.

de Jupiter dont il naquit la seconde fois ; ainsi est-il « passé deux fois par la porte » ... de la vie ; pour cette raison, le mot « dithyrambe » devint un chant qui célébrait Dionysos. Celui qui utilise son nom de famille pour signer ses livres sous le nom de « Jean-Pascal Dubost » est une extraction d'écrivains ; il est né deux fois à la littérature. Une première fois du long souffle instantané bop et beat de Jack Kerouac, et une seconde fois de la symposie verbale abondante, érudite, comique et cosmique de François Rabelais ; en heureuse conséquence de quoi, l'être d'écriture créé à la suite de ces deux événements s'est employé progressivement (car ce ne fut ni immédiat ni inné) à célébrer un joyeux dithyrambe au souffle verbal, et ce, à la vie, sur le mode impétueux et irrégulier, rythmé, de l'hommage perpétuel à la langue.

« Je » est né des livres : considérant que la vie est (aussi) dans les livres (« *La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature* », Marcel Proust) ; la vie dans les livres propose de s'affranchir de la vie mortelle par l'invention d'une autre vie, elle ouvre de l'espace, au contraire de la prétendue « vie réelle » à imagination bridée et chronologie réduite ; la vraie vie est dans les livres, et je célèbre avec enthousiasme la vie pleinement vécue d'écrire... Cela expliquant une « fréquentation excessive » et passionnée de la littérature, l'intense va-et-vient entre l'en-livre et le hors-livre ; « *La bibliothèque doit s'ouvrir sur le monde, le monde entrer dans la bibliothèque* » (Jean Ceard).

Autolyse amusée ? Pas vraiment ; regard retourné d'un franc railleur et faiseur de gausseries (l'être d'écriture) sur l'être vivant, assurément, le premier puisant dans l'énergie désespérée du second son énergie verbale, son souffle verbal, son vivre de papier.

Êtes-vous d'accord avec cette impression d'un contact assez violent avec les mots pendant l'enfance et surtout d'un contact non médiatisé par les adultes ?

L'écriture peut effectivement laisser accroire qu'une certaine violence me porte, mais la poésie est aussi faite d'une bonne dose de fiction. Il n'est pas question de conférer à la poésie un rôle cathartique ou auto-analytique, ni de la laisser s'immiscer exagérément dans l'événement ou le détail autobiographiques, de lâcher les démons de façon brute (« je » n'est digne d'aucun intérêt macrocosmique) ; l'autobiographie est autobiodégradable dans le poème ; il faut créer une autre autobiographie. J'ai l'impérieuse nécessité de m'éloigner de moi, car je suis constitué de mièvre et de niaiserie et de janotismes ; pour ce faire, je me fictionne.

Une part de vérité est puisée dans le limon riche de l'enfance et de l'adolescence, faites d'annihilations de l'Être-en-devenir, afin de palier les défauts d'une mémoire trouée devenue véritable château des courants d'air, et en ruines,

autrement dit, je saute dans les trous de mémoire, dans lesquels j’invente, par ainsi : j’invente l’homme de papier (l’Être futur, et supérieur : qui domine le vivant). L’enfance est une image floue, un chromo perdant de sa netteté. La rétrospection par l’imagination déclenche le souvenir, dont on ne sait plus, du coup, quelle est la part d’imagination et la part de réalité passée ; le poète fait de l’enfance une fiction probable. Des anamnèses épiphoniques et le plus souvent cryptées jalonent ici et là mes poèmes, qui sont des épisodes retrouvés, et transformés, pour le plus grand plaisir de la métamorphose de soi en poème. Mon enfance n’appartient à personne², non plus qu’elle ne prétend à aucun universel.

Il a peut-être bien existé un petit être en croissance (se pensant) privé de parole, rempli d’exhortations au silence, d’interdits, où mère et père et Dieu faisaient un grand ménage (si ce n’est un massacre) dans son for intérieur, un enfant qui se remplissait malgré lui de mille commandements d’autorité négative, et impérative. Si l’ouïe fut assaillie et maltraitée, la vue compensa, voire devint ouïe de résistance interne : tous les livres lus s’adressaient au petit d’homme bâillonné. Il y eut dévoration autant gourmande que compulsive de livres. Jules Verne libéra l’esprit, Walter Scott l’aventura, et Molière fut le premier grand amour littéraire (de collégien), un élégant

2. Je fais référence au titre de René Guy Cadou : *Mon enfance est à tout le monde*, éd. Jean Munier, 1969.

antidote à la langue anathémique, poissarde ou truismée pratiquée dans l’enclos familial. La langue devint clé des champs, accès libre à tout, imagination de soi-même.

Violence, concernant l’expérience vécue, est un peu excessif ; bâillonnement, plus juste. Si violence il y a, elle est poétique, comme nécessaire acte de rupture avec l’enfance, dans la tentative d’être quelque chose (un auteur), et afin de ne sombrer point non plus dans quelque nostalgie de la douleur ou du manque, et de ne pas se laisser aspirer par les trous évoqués auparavant. « *Je crois que le paysage intérieur du poète – je ne trouve pas d’autre mot pour dire ça – est filigrané par ses souvenirs d’enfance, parce que c’est là qu’il a eu la révélation du monde et des choses que l’on dit extérieures. C’est là aussi qu’il a eu ses premiers rapports faciles, étranges ou curieux avec le langage, avec les mots. Je ne dis pas que le paysage intérieur des poètes est borné à leur paysage natal, mais je crois que celui-là joue un rôle fondamental* » (Eugène Guillevic) : certes vrai, mais il convient de ne pas s’y complaire.

La poésie serait presque constitution permanente d’un « logocosme » *sui generis*, inconstant, pour cause de variabilité de l’expérience et de l’effort d’anamnèse, qu’on souhaite explosif, compréhensible, transmissible, incitatif.

Si je vous questionne sur votre enfance, formation, lectures, ce n’est pas par curiosité déplacée, mais parce que j’ai envie de comprendre

un peu l'alchimie (je sais qu'on ne comprend pas vraiment, qu'on ne peut pas comprendre la création) qui fait que de toutes ces données disparates va naître une œuvre à la fois singulière et avec quelque chose d'universel (sinon à mon sens ce n'est que solipsisme et non une œuvre)...

La course à l'universel, je laisse cela au lièvre. Et le mot « œuvre », aux croque-morts. Au mot « universel » je préfère l'invention de Christian Prigent à propos de Jean-Pierre Verheggen : l'« *inouïversel* » ; assavoir une langue qu'on n'a jamais entendue ; *une langue vivante*. Le poème est un hapax rythmique (voix de l'écrit). L'aspiration à l'universel, je ne l'ai pas. Une telle aspiration se farde de trop de gentillesse, ça ressemble à un humanisme bon enfant et de bon aloi qui sous-entend : la poésie doit être faite pour tous. Se projeter dans l'universel, c'est balancer un ego gouverneur et surdimensionné à la face du lecteur, qui affirme : « mes œuvres parlent à tout le monde, tout le monde est mes œuvres, je suis le monde, je suis beau ». Mazette, plutôt cultiver la différence, l'unicité, la distance, et ne ressembler à rien ni à personne, cultiver une certaine belle laideur et le plaisir aristocratique de déplaire (Baudelaire) en proposant au lecteur la face personnelle intérieure d'un moi-monstrueux... qui peut plaire. On verra avec le temps ce que ça donne (ce que je ne verrai pas). Je cherche essentiellement à me protéger de la globalisation de l'individu.

du travail

J'aimerais bien en savoir plus sur la face cachée de votre pratique de l'écriture régulière : notes, journal (que vous appelez « memento »), carnets...

L'écriture du carnet est la face cachée de l'iceberg, intérieure, le jardin secret, la forêt derrière l'arbre, l'immersion brouillonne dans le brouillon préparatoire, le versant non littéraire de l'activité permanente d'écrire et une totalité inintéressante pour le lecteur ; cependant une pratique addictive. Noircir des carnets *ad arbitrum* génère le sentiment d'une autre vie, intense. Dans les années 1990, découvrir la compulsion d'écrire et de vivre (de « *survécrire* ») de Jack Kerouac exerça une définitive fascination : « *Remplis des carnets secrets et tape à la machine des pages frénétiques, pour ta seule joie.* » Pour m'accorder à cette fascination sans en être l'esclave inactif, j'ouvris des carnets pour l'essentiel dessein d'écrire sans fin, tout et n'importe quoi, pourvu que l'esprit fit son exercice : des notes de lectures, du lexique, des textes délirants, des recensements d'objets échappés, des proses ferroviaires, ou de voyage, ou de résidence, horticoles, anthologiques, des recopiations, etc. Le 1^{er} janvier 2000, j'ouvris un cahier-total : que j'ai appelé « memento » (en latin : « souviens-toi »)

(mon équivalent de ce qu'on appelle « journal » (intime/extime/littéraire?)), à raison d'un cahier de 192 pages par an (deux cahiers certaines années prolixes), et chaque jour depuis cette date ; et ça n'est d'aucun intérêt ; c'est un exercice quotidien.

L'achat d'un nouveau carnet ou cahier est toujours source d'excitation ; c'est un objet de rêverie, de projection ; c'est vivre sa vie en décalé. Une sorte d'attraction, ce faisant, s'établit avec l'avant, dans un trou noir temporel par le noircissement du blanc par des minutes d'écriture. Le résultat est une accumulation de vies, qui ne fait pas œuvre, et allège de ce poids-là : « celui qui écrit l'œuvre est mis à part, celui qui l'a écrite est congédié » (Maurice Blanchot).

L'ensemble monte peu à peu une contre-geste, une époque minuscule dans l'écriture.

Cela étant dit, une fascination pour le texte littéraire encyclopédique, macrocosmique et démesurément microcosmique, didascalique, gigantesque (du Bartas, d'Aubigné, Scève, Ronsard, Williams, Reznikoff, Zukofsky, Olson, Hocquard...) active la mienne contre-geste, ces sommes impressionnantes en ce qu'elles mêlent savamment le particulier et le général, aussi je me berce doucement dans l'illusion d'un « carnet de geste » de l'histoire débridée d'une écriture, sorte de déluge épicosmobiographique entassé dans une cantine militaire achetée dans un vide-grenier, et cet entassement cumulatif me comble, me donne la sensation bienheureuse

d'une bonne lutte contre le temps. Ce qui se projette est une manière de boucher les défauts de mémoire ; les carnets se remplissant, une mémoire se constitue.

Tout cela participe d'une vaste geste de travail silencieuse, anonyme, secrète.

Et vous lisant évoquer Jack Kerouac et sa façon de « *survécrire* », je me demande si vous pensez que vivre n'est possible qu'en l'écrivant. Et qu'est-ce que ça a à voir *in fine* avec la pulsion de faire œuvre. Sont-ce vraiment deux pulsions distinctes, cette compulsion d'écrire (des pages frénétiques pour la seule joie) et le désir de faire livre?... Je note aussi la visée encyclopédique, l'œuvre ville, l'œuvre monde, *Paterson* & *Maximus* en somme, alors que vous travaillez aujourd'hui plutôt dans les briques, vous fabriquez des blocs de prose, brefs en général, dont certains sont un monde en eux-mêmes certes, mais un monde restreint. Auriez-vous l'envie d'une œuvre plus longue, fût-elle d'un grand assemblage de briques... En fait je rapproche les deux thématiques importantes, le carnet qui recueille tant du tout et la visée encyclopédique ; l'œuvre maxime, le grand Foutoir prolifique et fascinant, où l'on fait entrer le tout, ou le peu du tout qu'on a retenu...

Certes, je rêve d'un grand Foutoir littéraire, d'un plus-que-*Zibaldone*. Mais je n'accorde aucun crédit à l'idée romantique que les involontés d'écriture d'un écrivain publié (journal intime, fonds de tiroir) s'inscrivent aussi dans l'Œuvre, encore